

sans nous arrêter à une observation dont nous ne nous exagérons pas la valeur littéraire. Tant que M. Girardin s'en est tenu à l'art antique ou aux imitations qui en ont été faites, le parallèle a dû sembler quelquefois forcé ou étrange ; cependant on n'osait encore se refuser tout-à-fait aux conclusions de l'auteur. Mais il n'en est plus de même quand V. Hugo se trouve rapproché de Racine, de Shakespear, de Sophocle, comme s'ils avaient tous suivi la même règle, appartenue au même système. Ici il y avait plus à faire, il ne fallait pas avoir l'air de n'avoir jamais entendu parler de la querelle entre le théâtre ancien et le théâtre moderne, et, si la division adoptée d'une étude séparée de chaque sentiment s'opposait à l'introduction de cette question, il fallait changer son plan ; car, en dépit de tout, le problème subsiste, la cause du drame et de la tragédie est encore pendante, et qui la fera gagner ou perdre, si les hommes comme M. Girardin dédaignent d'en parler ?

Mais quoi ! me dira-t-on, la nature de l'homme n'est-elle pas la même en tous temps et en tous lieux, et, un sentiment étant donné, ne devons-nous pas accorder la supériorité à l'auteur qui l'aura peint avec le plus de vérité, sans distinction d'époques ni de systèmes ? Sans doute, l'homme moral ne change point avec les systèmes, c'est un axiôme dont je ne veux pas m'éloigner. Mais il est également vrai que le visage de l'homme, sa conformation, sa nature extérieure enfin, ont toujours été les mêmes ; pourtant, si, exaltant le dessin pur et irréprochable de l'école de Rome, je rapprochais de ses productions les œuvres de l'école vénitienne pour les condamner comme fort inférieures, je serais accusé de ne pas tenir compte de l'admirable coloris de cette dernière. C'est à ce genre d'erreur qu'on est exposé, en comparant sans préambule une scène d'un drame moderne avec une scène d'une tragédie antique ; c'est ne regarder qu'un coin d'une œuvre ;